

Danièle Henky

Le destin fou de
Marguerite
de WENDEL

*Maîtresse de forges,
des Lumières à la Terreur*

Le  Papillon Rouge Editeur

*A mes ascendants,
Dames et hommes du fer,
En gratitude.*

Considérons l'homme sage, le seul qui soit digne d'être considéré : maître de lui-même, il l'est des événements ; [...] Se suffisant à lui-même, il n'a qu'un faible besoin des autres et il ne peut leur être à charge. Occupé continuellement à exercer les facultés de son âme, il perfectionne son entendement, il cultive son esprit, il acquiert de nouvelles connaissances et se satisfait à tout instant sans remords, sans dégoût. Il jouit de tout l'univers en jouissant de lui-même. [...] et si par quelque accident, il vient à ressentir la douleur, il souffre moins qu'un autre, la force de son âme le soutient, la raison le console, il a même de la satisfaction en souffrant, c'est de se sentir assez fort pour souffrir.

François Ignace de Wendel

PROLOGUE

Longlaville, le 25 juin 1737

La ville est écrasée de soleil en cette après-midi de juin. Dans la rue qui mène à la belle demeure du seigneur de Longlaville, monsieur le curé souffle et transpire, incommodé par la chaleur de four qui sévit depuis midi. Il se hâte néanmoins, accompagné d'un enfant de chœur qui, distrait par ce beau temps estival, ne songe qu'à s'amuser et trébuche dans son aube noire, oubliant d'en agiter sa clochette. Chacun se signe sur leur passage.

- Allons, allons, mon garçon, tiens-toi, maugrée l'abbé, nous sommes en route pour aller voir un mourant. Nous ne sommes pas en Carnaval !

Arrivé à une grille de fer forgé ouverte sur un chemin bordé d'arbres, le petit convoi ralentit l'allure et le gamin, impressionné par la façade sévère du château, retrouve son sérieux. On les introduit dans une antichambre ornée de trophées de chasse, avant de les conduire par un escalier monumental jusqu'à la chambre de Jean-Martin Wendel. De lourdes tentures sont tirées

devant les fenêtres, la flamme des bougies de plusieurs candélabres palpite. La pièce sent le camphre, l'urine et la transpiration. Le médecin a quitté la place il y a peu car sa présence est devenue inutile. Dans cette atmosphère étouffante, l'enfant de chœur est pris d'éternuements. Au fond de la chambre, dans un grand lit, repose un homme au visage décharné et jaune, coiffé d'un bonnet de coton blanc d'où s'échappent des mèches grises mouillées de sueur. Une femme est assise, dolente, à son chevet. La respiration du mourant est saccadée et rauque. Le prêtre s'approche à pas feutrés de la couche.

- Monsieur le curé, je vous salue, dit Anne Marguerite Wendel en se levant pour venir à sa rencontre. Nous vous espérons. Depuis l'aube, Martin vous réclame. Il désire se confesser.

Elle rejoint aussitôt deux de ses enfants, debout à l'autre extrémité de la chambre, et l'abbé prend place auprès de Jean-Martin Wendel et le salue avant de revêtir son étole de confession. Le malade, encore conscient mais faible, ayant reconnu l'homme d'église, fait un gros effort pour se redresser dans son lit. Il tousse à fendre l'âme et doit reprendre sa respiration après chaque quinte. Le prêtre le rassérène avec bienveillance, lui tend un verre d'eau, puis l'encourage à se confesser. Il écoute attentivement l'homme au visage marqué par la souffrance qui chuchote tout près de son oreille, avant de l'absoudre et de lui administrer le saint viatique. Enfin, Jean-Martin, apaisé, autour duquel se sont rassemblés ceux qui le veillaient, reçoit l'extrême-onction.

- Que par cette onction sainte et dans son infinie miséricorde, le Seigneur vous pardonne tous vos péchés, murmure l'abbé en oignant le front, les yeux, le nez, la bouche et les oreilles du malade avec le saint chrême.

Puis il s'agenouille et, l'enfant de chœur à ses côtés, se met

à prier. La famille fait silence. La respiration est à présent quasiment inaudible. Les tentures de velours épais ne laissent filtrer aucun bruit du dehors. Dans la chambre, chacun semble pris dans les filets d'une attente pleine d'angoisse qui paralyse les mouvements les plus naturels. On n'entend que le bourdonnement des mouches et les soupirs de l'enfant de chœur perdu au milieu des adultes statufiés aux visages sinistres. Soudain, un sanglot s'échappe de la bouche d'Anne Marguerite qui, assise au chevet de son époux, ne l'a pas quitté des yeux depuis qu'il a reçu l'extrême-onction. Le léger mouvement de houle qui soulevait le drap à intervalles réguliers a cessé. Jean-Martin, son dernier devoir accompli, vient d'expirer. Jean Charles, le fils aîné, tend un petit miroir devant la bouche de son père pour s'assurer de son décès. Le prêtre bénit une dernière fois le défunt pendant que son épouse en larmes lui ferme les yeux. Puis, tous sortent pour laisser place aux domestiques qui viennent d'entrer dans la chambre.

Les servantes s'empressent d'entrouvrir les contrevents et les fenêtres, pour débarrasser les lieux des miasmes qui y traînent. Sans mot dire et avec des gestes emprunts de respect, elles entreprennent la toilette du mort. Cela fait, on va quérir Anne Marguerite qui revient auprès de son époux pour lui glisser son chapelet entre les doigts. On fait brûler près du lit un mélange de benjoin et de lavande pour purifier l'air ambiant. On arrête les aiguilles de l'horloge et on ferme les volets, en ayant soin de laisser la porte de la maison ouverte selon la coutume. Dans les écuries, les palefreniers enlèvent leurs couvre-chefs et disent aux chevaux la mort du maître. Bientôt, par l'intermédiaire du glas qui, avec une régularité de métronome, sonne les trois coups signalant la fin du voyage d'un des hommes les plus puissants

de la région, la nouvelle se répand. Où qu'ils se trouvent, les habitants de la ville s'interrompent dans leurs tâches et se signent. Les hommes se découvrent, les femmes commencent une prière. Au château, toute la famille se réunit pour la veillée funèbre.

- Te voilà désormais maître de forges, mon fils, dit Anne Marguerite en s'adressant à Jean Charles. Que ton père continue de te guider et que Dieu te protège !

- Mère, vous êtes épuisée, répond Jean Charles. Allez, je vous en prie, prendre un peu de repos. Je commencerai à veiller notre père.

La nuit est tombée. On perçoit au-dehors les premières notes du chant du rossignol. Profondément attristé par la mort de son père avec lequel il a travaillé au cours de ces dernières années, le fils aîné sent déjà peser sur ses épaules le fardeau qui vient de lui échoir. Ses ancêtres, aussi loin qu'il puisse remonter, étaient des échevins¹ brugeois. Ils s'exilèrent quand la gloire de Bruges, riche ville de négoce, s'éteignit dès la fin du XV^e siècle au profit d'Anvers. Catholiques, les Wendel quittèrent ensuite les Flandres pour s'installer à Coblençe et servir, au XVII^e siècle, avec bravoure et intelligence, dans les armées des Princes allemands, leurs coreligionnaires. Ils surent réaliser des alliances de bon aloi et la famille s'enrichit de biens et de fiefs apportés en dot par des épouses bien nées, qui donnèrent en outre aux fils de famille de nombreux enfants.

C'est à Jean Charles à présent de s'inscrire dans cette lignée de braves soldats et d'hommes d'affaires habiles. Saura-t-il, comme son père, gérer les forges dont il vient d'hériter ? Saura-t-il, comme lui, faire fructifier le patrimoine familial ? Le jeune

1. Magistrat élu par les bourgeois, ou l'ensemble des habitants, pour s'occuper des affaires communales.

homme frissonne, se lève du prie-Dieu installé au chevet du mort et s'approche de la tête du lit où repose le cadavre de son père. Dans la pénombre, le corps du défunt semble rabougri. Sans l'énergie déployée lorsqu'il était en pleine santé, sans le regard pétillant, sans le verbe impérieux, Jean-Martin offre une image toute différente de celle qu'il a donnée de son vivant. C'est ce petit homme à la carrure insignifiante qui a eu quatorze enfants, que le duc de Lorraine a anobli et à qui Louis XV a conféré la charge de secrétaire du roi en la chancellerie de Metz au parlement de cette ville ! Cela laisse son fils songeur.

Que de fois son père lui a raconté les risques qu'il a pris au cours de sa vie dès l'acquisition, dans la vallée de la Fensch, des forges de la Rodolphe. Jean-Martin s'était vite rendu compte que tout ce qu'il avait acheté grâce à la dot de son épouse était passablement délabré : canaux d'amenée envasés, murs attaqués, machines en bois pourries, demeure inhabitable. Il lui fallait, en outre, abattre des forêts entières pour transformer le minerai en fonte ! Devenu seigneur d'Hayange, il payait désormais les privilèges de moyenne et de basse justice, de chasse et de pêche, et la gruerie des forêts. Au total, pour tout remettre en marche et assurer son rang social, il avait besoin de 30 000 livres. Il fit appel aux banquiers de Metz et de Thionville qui devinrent ses créanciers. Volontaire et opiniâtre, il fit passer son entreprise avant son confort et restaura les forges avant de rebâtir sa maison.

- Tout au long de ma vie, avait-il coutume de répéter, les circonstances m'ont été tour à tour défavorables et propices. Il ne faut jamais se réjouir trop tôt comme il ne faut désespérer de rien. Quand tout manque, la Providence pourvoit aux besoins de l'honnête homme. Mais le diable n'est jamais loin en embuscade.

Le maître de forges était parvenu à redonner vie à son modeste fonds en remettant en marche l'unique haut-fourneau dont il disposait. Mais il lui fallut très vite faire face à de nouveaux obstacles. Hayange avait subi les assauts de la guerre dès 1705. L'hiver de 1709, d'une rigueur extrême, fit geler les rivières et anéantit les récoltes. Contre toute attente, cependant, c'est une nouvelle guerre qui allait lui permettre de régler ses dettes et de prospérer. Epargnant la Lorraine, la guerre de succession d'Espagne, à la fin du règne de Louis XIV, n'en ouvrit pas moins un marché aux maîtres de forges pour approvisionner les armées en canons, caissons, affûts et boulets. En 1713, lorsque la paix revint, l'affaire de Martin était devenue prospère. Son domaine ne se limitait plus aux seules rives de la Fensch. Il s'étendait en direction de Longlaville sur Villers-la-montagne. Aussi courageusement qu'il avait affronté l'ennemi sur les champs de bataille, il avait restauré les forges et en avait tiré profit avant de rebâtir sa maison. Aujourd'hui, il laisse à son fils une affaire prospère : cinq forges équipées de neuf et en pleine activité.

L'aube se lève et un rai de lumière filtre à travers les tentures de velours noir. Jean Charles, après un périple dans le passé sur les traces de son père, revient dans le monde présent. Il se rend compte alors qu'il n'a pas veillé seul. On s'est relayé toute la nuit auprès du corps du maître que la maisonnée avait en grande estime. Le fils porte un dernier regard sur le visage de son père et, fatigue ou illusion d'optique, il a l'impression étrange que Martin sourit. Est-ce au fils aîné qu'il adresse ce sourire ? Est-ce une forme d'encouragement ? *« Je t'ai montré qui j'étais lorsque je portais notre affaire à bout de bras. Tu m'as connu combattif, désargenté parfois, couvert d'honneurs à d'autres moments. A toi, cette nuit, je viens de me révéler dépouillé des ornements de la vie afin que tu*

comprennes qu'un homme n'est rien d'autre que ce qu'il construit. Quels qu'aient été mes talents de départ, il fallait savoir les faire fructifier pour grandir. Travaille mon fils et tu réussiras ! »

The background features a series of overlapping, semi-transparent circles in shades of light gray. The right side of the image is filled with a fine, repeating pattern of small dots, creating a textured effect.

Première Epoque
1739 – 1753

I

Entre Sarreguemines et Hayange, mai 1739

- **L**e voici donc ce pays ogre qui dévore ses forêts. Des troncs entiers de vénérables hêtres, de chênes centenaires brûlent, dit-on, jour et nuit dans des hauts fourneaux pour extraire le fer du minerai. Ma vieille nourrice m'a bénie avant que je ne rejoigne ces enfers terrestres.

Une jolie tête blonde se penche à la portière d'un carrosse qui brinquebale sur des routes poussiéreuses. La berline bleue affiche crânement les armes de son propriétaire sur ses portières : « trois marteaux d'or liés d'azur, dont deux passés en sautoir et le troisième brochant en pal et renversé, au tube de canon d'or posé en fasce, rangé en pointe, à une bordure d'argent ». Rouge et or, l'écu a été créé pour le maître de forges, Jean-Martin Wendel, récemment anobli, dont Marguerite vient d'épouser le fils, Jean Charles, qu'elle appelle Charles, tout simplement. La jeune mariée, une main cramponnée à la lanière de cuir du plafond, donne malgré elle des coups d'épaule contre la portière.

Les cahots répétés la projettent parfois violemment contre le plafond. Elle craint à chaque tour de roue que le véhicule ne verse tant les ornières sont profondes. C'est bien pire, paraît-il, quand la pluie se met à tomber car alors on s'embourbe. Sans aide on ne peut pas s'en sortir et il faut parfois aller chercher des bœufs pour réussir à passer. Heureux celui qui peut prétendre franchir douze lieues en une journée sur les routes de ce pays maudit !

Il y a moins d'un mois que les deux jeunes époux se sont donné leur foi. Marguerite, en fille obéissante et bien élevée, ne s'est pas opposée au choix de ses parents. Au fond, il s'agissait essentiellement d'une alliance entre deux familles. Qui ne la voudrait pas la meilleure possible ? A l'engagement devant Dieu a été jointe la définition des conditions matérielles de l'union entre les époux, et le notaire a eu soin de faire apposer la signature de plusieurs membres de la famille au bas du contrat de mariage. Des fiançailles de plusieurs mois ont permis aux futurs époux de faire connaissance et Marguerite s'est surprise à attendre avec de plus en plus d'impatience les visites de ce promis, de dix ans son aîné, qui, au premier abord, lui avait semblé froid, davantage intéressé par la conversation qu'il entretenait avec son futur beau-père que par sa future épouse. Il n'était question que des forges, que la dot de Marguerite permettrait de faire prospérer.

Au fil des rencontres, cependant, les jeunes gens s'étaient trouvés de nombreux intérêts communs pour la littérature, la musique et, chose plus étonnante, pour les sciences nouvelles. Charles parlait avec beaucoup de conviction de ses voyages, de ses projets. Marguerite se rendit bientôt compte que la verve qu'il déployait dans ses discours, en plongeant ses yeux dans les siens, était sa manière de lui manifester son intérêt, de lui faire sa cour. On organisa à Sarreguemines, dans la demeure cossee